

Depuis une dizaine d'années, les formations doctorales françaises spécialisées sur le Monde arabe et musulman ont favorisé un renouvellement de la recherche appliquée à cette région, dont on peut mesurer aujourd'hui les effets. L'ouvrage de **Mounia BENNANI-CHRAÏBI** sur les jeunes au Maroc en est l'une des illustrations les plus marquantes.

Elizabeth PICARD a bien voulu en dégager ici les orientations et les apports.

De l'individu à l'acteur : A propos de **Soumis et rebelles les jeunes au Maroc**

par Mounia BENNANI-CHRAÏBI

Paris : Casablanca - CNRS : le Fennec - 1995

Elizabeth PICARD
est directeur de recherche
à l'IREMAM
à Aix-en-Provence. Elle a
notamment publié
*La nouvelle dynamique
au Moyen-Orient.* -
Paris : L'Harmattan, 1993,
216p. ; et, à paraître fin 1995,
Lebanon : The Shattered State. -
New-York :
Holmes et Meier, 236 p.

Politologues, descendez dans les squares ! Ce livre de Mounia BENNANI apporte la preuve (et il en est encore besoin) que le renouvellement et l'approfondissement de l'analyse politique des sociétés arabes méditerranéennes passe par l'observation des faits et l'écoute des acteurs. En d'autres termes, par des semaines d'enquête sur le terrain, micro ou crayon à la main, afin de travailler à partir de documents bruts, de première main et d'actualité - ce qui n'exclut pas, au contraire, la construction réfléchie de son objet d'étude ni son étayage par l'apport de connaissances factuelles et théoriques connexes. Bien sûr, une telle enquête, menée au Maroc, serait difficile à transposer dans bon nombre d'autres régions du Monde arabe, où espace public n'est pas toujours synonyme d'espace de liberté d'expression. Mais la difficulté ne diminue en rien la nécessité d'une telle démarche, sans compter qu'elle ne devrait pas servir d'excuse à des chercheurs pressés ou moins entreprenants.

Plutôt que de se perdre dans des généralisations sur la société marocaine ou sur "les jeunes", M.B. a ciblé le groupe des urbains de 16-30 ans, groupe devenu stratégique par le double jeu de la croissance démographique et de l'exode rural. Elle rencontre Youssef, Leïla ou Khaled, et les fait parler. Au total, trente-sept entretiens de longueur moyenne et d'une grande liberté de ton. Trajectoire familiale, scolaire et professionnelle, choix de vie, questions pratiques ou métaphysiques, attentes et projets : leurs réponses livrent une vision du monde qui les entoure - le monde des grandes villes marocaines qu'ils habitent, mais aussi le monde extérieur, idéalisé ou craint, inaccessible et familier. Avec le dépouillement de près de deux cents procès-verbaux des inculpés à la suite des émeutes de décembre 1990, et surtout à partir des interviews de quatre-vingt quatre des participants au mouvement des jeunes diplômés-chômeurs à Salé en 1991, l'épaisseur sociale d'une génération est restituée dans sa richesse.

En même temps, ce livre ne contient pas de statistiques, ou presque pas, qui, sans être toujours pertinentes, seraient au contraire réductrices. La présentation de situations concrètes tisse une démonstration souple, qui n'esquive pas les contradictions tant à l'intérieur du groupe qu'entre les discours et les pratiques individuelles des jeunes interviewés. Justement, en repérant et en étudiant les *paradoxes* [qui] *frappent au Maroc*, M.B. montre le mouvement de la société avec sa complexité et ses apories : contestation des références et des valeurs "traditionnelles", contraintes et incitations économiques, tactiques et accommodements d'acteurs dont le décor s'effrite et le scénario de vie s'effiloche. La crise n'est jamais loin, que l'accumulation de ces trajectoires souvent chaotiques laisse entrevoir, et dont M.B. dégage les ingrédients : bricolage culturel, tentative de l'ailleurs, renégociation des valeurs musulmanes, mutations des normes sexuelles, affaïssement des solidarités familiales et surtout rétrécissement dramatique du marché de l'emploi. C'est cet interstice, entre valeurs et conduites, entre discours et comportements, où se développe la dynamique du changement, qui constitue le site privilégié d'observation du chercheur.

Une grande part des observations et de l'analyse de M.B. porte en effet sur le discours, mais un discours dont le statut est bien différent de celui des idéologies - fussent-elles contestataires - et des programmes partisans : parole poétisée des slogans, parole ludique des *nukat*, et surtout parole brute de jeunes protégés par l'anonymat et stimulés par la sympathie du chercheur. A cet égard, le choix des squares, du souk, de la rue, et en général de l'espace public, pour sélectionner les interviewés et amorcer les entretiens est particulièrement judicieux, puisqu'il ouvre à chacun un large éventail dans la présentation de soi et permet de jouer sur une variété de registres, "traditionnels" et "modernes". L'un va choisir d'introduire l'enquêteur dans sa famille, l'autre dans son milieu professionnel. L'un fait sentir la pesanteur de son environnement, l'autre se projette à l'extérieur du pays. A chacun est donné par son interlocutrice la possibilité d'*ex-sister*, selon la formulation heureuse de Michel Tournier citée en exergue. Alors que le discours construit des idéologues et des politiciens révèle souvent la pauvreté de son contenu, une fois déshabillé par le sémiologue et le psychanalyste¹, les discours "spontanés" collectés par M.B. recèlent une richesse polysémique, au-delà de leur vocabulaire plus réduit. Surtout, ils collent au mouvement même de la vie de ceux qui les articulent, reflétant, au-delà de leur histoire personnelle, les événements auxquels ils sont confrontés et les tendances de leur groupe social. Ajoutons que ce discours n'est pas composé seulement de mots mais que les postures, le *look* et les attitudes des interviewés composent un riche répertoire que la chercheuse n'a pas laissé échapper, rendant avec bonheur l'épaisseur de la quotidienneté. A cet égard, avant de débattre du thème de l'*individu*, central dans la recherche de M.B., on peut remarquer l'adhésion de celle-ci à l'*individualisme méthodologique* (ceci étant sans lien logique avec cela), puisqu'elle a choisi d'expliquer des phénomènes collectifs à partir de l'analyse de stratégies et de comportements individuels.

C'est donc une qualité de ce livre qu'il contienne des descriptions minutieuses, comme celle des journées d'émeute de 1990 ou celle de l'organisation spatiale et administrative des protestataires retranchés dans un complexe artisanal à Salé en 1991. Combien significatifs sont par exemple ces multiples indices témoignant de l'intériorisation des valeurs collectives marocaines (en tête desquelles la monarchie et l'islam), et de leur respect, par un groupe en révolte : pour protester contre un système qui les lèse et obtenir le changement, ces jeunes choisissent consciemment de se placer à l'*intérieur* de ce système. La chronique des mois d'été 1991 fait apparaître une étroite imbrication entre la dynamique interne d'un mouvement social et les étapes de sa négociation avec le pouvoir. Cette approche féconde rappelle, entre autres, celle utilisée par Robert HUNTER, observateur et analyste de l'*Intifadha* palestinienne² : plus encore que la compréhension de la crise et de ses enjeux, elle offre une vision à la fois intérieure et dynamique de ses acteurs - ici, les jeunes diplômés urbains.

Justement, en présentant la partie de son enquête consacrée à la sexualité des jeunes, M.B. discute de certains problèmes méthodologiques liés à la pratique de l'entretien semi-directif, à l'utilisation de questions ouvertes, ainsi qu'au maniement pluriel des langues (marocain, arabe littéral, français et espagnol) par les interviewés. Etant donné, explique-t-elle, qu'*enquêteur et enquêté ne sont pas sûrs de parler de la même chose... cela permet à l'interviewé de redéfinir la question en fonction de son espace du pensable et au chercheur de se placer du point de vue de la personne interrogée, de tenter de se dégager autant que possible d'une approche "normativiste"* (p.101). C'est dire combien est délicat le dosage entre la restitution respectueuse du message de l'interviewé et le travail de déconstruction, inévitablement iconoclaste, qui doit être celui du chercheur en sciences sociales. L'intervention de M.B. est repérable en amont, lorsqu'elle bâtit un questionnaire nourri à la fois de ses propres interrogations (sur la consommation des médias, en particulier), et de deux pré-enquêtes qui lui ont permis d'entrevoir les *phénomènes de décomposition et recombinaison* des pratiques des jeunes et de leurs systèmes de représentations (p. 23). Ensuite, en aval de l'enquête, elle décode et organise les matériaux en les replaçant dans un contexte qu'elle connaît de l'intérieur et en les nourrissant d'un savoir comparatiste, qui fait référence aux grands travaux sur le Maroc³, tout en se plaçant à l'école de la sociologie et de l'anthropologie⁴ et en s'inspirant d'une réflexion politologique renouvelée⁵.

parfois suivi et ils l'ont thématiqué, qu'il s'agisse de commémoration, de patrimonialisation ou de production de mémoire. Ils ne l'ont pas inventé. Celui d'entre nous qui est allé le plus loin dans l'exploration de ce rapport très particulier au passé, c'est, bien sûr, Pierre Nora, qui a réussi à entraîner cent trente de ses collègues dans l'immense chantier des *Lieux de mémoire* : sept volumes publiés entre 1984 et 1992, plus de cinq mille pages ; il s'agit là d'une entreprise importante, celle qui a le plus résolument affronté ce tournant de la mémoire. Mais comme Nora l'a très lucidement reconnu, le projet a été déformé par son succès même et, plus profondément, par l'attente qu'il a révélée. D'un échantillonnage des lieux et des formes de la synthèse républicaine, qui composent la matière du premier volume - intitulé *La République* justement -, on est passé, trois ans plus tard, au repérage des articulations de la *Nation*. Avec les trois derniers, énormes volumes, les *France*, les lieux se sont encore multipliés et surtout ils se sont dispersés. Ils ne constituent plus seulement « l'ossature d'une histoire », pour reprendre la formule de P. Nora, mais une vaste tentative de sauvetage de « fragments d'expérience soustraits au temps ». Une saisie de la durée sociale et sensible qui, comme le suggère finement F. Hartog, peut évoquer la *Recherche* proustienne. Mais la mise en évidence de cette mémoire éclatée est porteuse d'autres effets encore. Elle tend à faire de « chacun l'historien de soi ». Contre-épreuve de cette mutation majeure : entre le premier et les derniers volumes des *Lieux*, le terme de « lieu de mémoire » est entré dans la langue commune. Accueilli par le *Robert*, repris par l'administration de la culture, il sert désormais à désigner en vrac tout ce qu'il importe de sauver de l'oubli ou de la destruction. Tout est aujourd'hui, tout peut être, tout peut devenir un jour lieu de mémoire.

Le moment que je décris sommairement, et qui nous cerne, n'est pas propre à la France. On pourrait lui trouver des parallèles dans bien des sociétés. Il a pourtant pris en France une dimension remarquable et, je crois unique, parce que, d'une certaine manière, il y est venu rompre assez brutalement avec une tradition très ancienne et peut-être unique de l'histoire nationale - de « l'histoire de France », comme on avait l'habitude de l'appeler. C'est sur cette tradition que je veux maintenant m'arrêter un instant.

Il faut bien le reconnaître : la France entretient avec son passé d'étranges rapports, tout à la fois impérieux et inquiets. Depuis le Moyen Âge, le roman de la nation a été en charge d'une triple fonction : il lui revenait d'affirmer une identité ; il a servi à garantir une continuité ; il a conforté une communauté de destins. Dans les moments heureux, l'histoire de

France se donnait volontiers en exemple. Dans le malheur et l'adversité, elle pouvait servir de recours - et elle a effectivement servi de recours. Sur ces trois termes : identité, continuité, communauté, et sur leur entrelacement périodiquement réagencé, une articulation du temps et de l'expérience historiques a reposé pendant des siècles. Il vaut la peine de s'y arrêter un instant.

Identité. L'identification de la France à une personne a été remarquablement précoce. Colette Beaune a montré comment elle a tendu à prendre figure humaine - *Domina Francia* - au moment où l'histoire de France commençait à s'autonomiser comme genre. En 1274, Primat l'exprime au début des *Grandes chroniques* : « Et quoique cette nation soit fière et cruelle contre ses ennemies, selon ce que le nom signifie, elle est miséricordieuse envers ses sujets et ceux qu'elle soumet... Aussi ne fut-elle pas sans raison *dame renommée* sur les autres nations ». Au fil du temps, l'allégorie s'est incarnée davantage encore. On commente la France, on la recherche, on la console, on l'exalte, on l'interpelle - avant de prétendre, plus récemment, la regarder au fond des yeux. Nul, bien sûr, n'a mieux que Michelet su donner corps à cette projection collective qui l'a fasciné - parfois jusqu'au vertige : « L'Angleterre est un Empire ; l'Allemagne est un pays, une race ; *la France est une personne. La personnalité, l'unité, c'est par là que l'être se place dans l'échelle des êtres* » (*Tableau de la France*, 1831). Et, dans un autre texte célèbre, évoquant sa vision prophétique de Juillet 1830 : « Dans ces jours mémorables, une grande lumière se fit et j'aperçus la France... *Le premier, je la vis comme une âme et comme une personne* ».

Continuité. Cette imagination organiciste - mieux, biographique -, longuement relayée et méditée à travers les siècles, a été une manière décisive d'exprimer et d'affirmer la continuité essentielle du destin français. Aux enfants de la Troisième République, le *Petit Lavis* (1884) enseignait une anecdote édifiante dont Jeanne d'Arc était l'héroïne : « Un jour, pour relever le courage de Charles VII, elle lui parla de Saint-Louis et de Charlemagne. Ainsi, cette fille du peuple *savait que la France existait depuis longtemps* et que son passé était plein de grands souvenirs ». Aux maîtres d'école d'un pays humilié par la défaite de 1870, il revenait de trouver dans l'histoire, à l'intention de leurs élèves, les mêmes ressources morales et la même confiance que la bergère avait su y puiser selon cette fable édifiante. En fait, c'est toute l'historiographie de la France qui, depuis l'origine, s'est employée à produire et à imposer la généalogie qui rend possible un tel recours. On rencontre en ce point l'importance décisive du récit

évite une dérive asociale, empêche la constitution d'une masse anomique en totale rébellion (p. 158). Mais son rôle n'est plus qu'un rôle d'appoint car ses liens se relâchent et ses ressources diminuent. Qu'ils soient séparés de leur famille physiquement, par leur mode de vie, ou par leur système de valeurs, nombre des jeunes urbains interrogés par M.B. ont quitté la constellation communautaire pour fonctionner dans un univers social dont l'unité de base est l'individu. Plus nombreux encore sont ceux qui *négoçient* dans l'entre deux, et le nouvel espace hybride qu'ils sont en train de construire est potentiellement un espace de production du politique tout à fait original¹⁰.

Ensuite, les constructions communautaires sont traversées par des dynamiques culturelles nouvelles, impulsées par la diffusion de modèles individualistes exogènes, généralement occidentaux : recherche de promotion personnelle, désir d'anonymat pour échapper au contrôle du groupe, notamment en matière de vie sexuelle et de pratique religieuse, tentation de l'émigration et même de changement d'identité. [Si j'avais pu sortir], répond Mustafa à M.B., *je ne serais pas là en train de te parler, je serais resté à l'extérieur, j'aurais tout fait, changé de nationalité...*(p. 160). L'influence de valeurs occidentales décalées par rapport aux modèles culturels communautaires ou en contradiction avec eux laisse le jeune citoyen profondément tiraillé entre le désir de se distancier de son groupe d'appartenance et la volonté de reconstruire positivement sa relation à la communauté. Curieusement, le pays du monde arabe qui ressemble le plus au Maroc sur ce point est le Liban. L'un et l'autre se sont largement ouverts aux influences d'une Europe dont ils sont proches géographiquement ou historiquement. Le métissage qui est résulté de cette familiarité joue certainement un rôle important dans la création intellectuelle et artistique, dans la stimulation de l'esprit d'entreprise, peut-être aussi dans le refus du conformisme "nationaliste arabe" en politique étrangère. Mais la grande différence du point de vue des Etats est qu'au Maroc il enrichit une identité nationale forte tandis qu'au Liban il a contribué à saper les fondements d'une identité nationale contestée¹¹.

Du point de vue des individus, la pluralité des univers de sens et la variété des contextes dans lesquels ils se meuvent quotidiennement (entre la mosquée et les informations de CNN, entre la maison familiale et la plage parcourue par des touristes, etc.) les amènent à bricoler, à réinterpréter, à se réapproprier des objets culturels et des valeurs en se détachant des cadres de référence originaux¹². Paraphrasant le titre du célèbre ouvrage de POPKIN¹³, on pourrait dire que les jeunes citoyens marocains sont des "mutants rationnels" de plus en plus habiles à opérer les choix que leur dicte la conception de leur intérêt personnel. Sur ce point, pourrions-nous suggérer, ils sont emblématiques de toute une génération affrontée à la complexité d'un monde "post-moderne" de part et d'autre des rives de la Méditerranée.

Naissance du sujet ?

M.B. remarque avec justesse que les contradictions et les réajustements de la modernisation *font exister* un individu jusqu'alors enfermé dans la gangue communautaire. Ils le font avec d'autant plus d'efficacité que la propulsion à l'individualisme, et même à l'égoïsme (autre terme que DÜRKHEIM emploie indifféremment), est forte au Maroc au point d'y produire des *effets pervers* (p.68) lorsqu'il est associé à un matérialisme montant et dans un contexte de crise.

Plus que la reconnaissance de l'existence de l'individu, l'enjeu des mutations en cours est d'ailleurs son passage au statut de *sujet*. Là encore, la comparaison avec le Liban est stimulante. Elle peut s'appuyer sur une réflexion du juriste et politologue Nawaf SALAM qui démontre, nombreuses illustrations à l'appui, que *nonobstant la permanence du fait communautaire.. c'est aussi une accélération des processus d'individuation au Liban que l'on observe depuis plus d'un siècle*¹⁴. Cette affirmation de l'individu n'est pas suffisante, remarque N. SALAM, puisqu'en même temps, sa non reconnaissance dans la sphère politique (au Liban, en raison de l'adoption constitutionnelle du communautarisme politique), entrave l'épanouissement de sa citoyenneté¹⁵. On retrouve, exprimées autrement, les questions traitées dans la troisième partie du livre de M.B. : comment s'opère (ou ne s'opère pas) le passage au politique de ces jeunes urbanisés ? Le système

traditionnel marocain, où l'ordre du *Makhzen* s'impose non pas au détriment de l'organisation segmentaire et communautaire des rapports sociaux, mais, bien au contraire, comme élément fonctionnel de celle-ci¹⁶, peut-il reconnaître l'individu comme sujet de son destin politique ? Et sous quelles formes peut alors s'opérer la mobilisation des nouvelles générations ?

En première analyse, la croissance de l'individualité ne s'accompagne pas d'une affirmation des acteurs dans le champ politique. Certes, les interviewés disent *je*. Ils sont conscients de la singularité de leur destin par rapport à leur famille, à leurs condisciples ou à leurs collègues de travail. Mais ils envisagent les solutions à leurs problèmes comme des solutions *individuelles*, d'autant plus qu'ils ont le sentiment d'être bloqués injustement et illégitimement par un système politique tenu pour incapable de gérer le bien public. Les partis et leurs programmes, les élections et les gouvernants, l'Etat en tant que gestionnaire du bien public, ne suscitent chez eux que crainte et indignation. Les jeunes urbanisés considèrent presque unanimement la politique comme une activité ésotérique, confisquée par des élites restreintes, pire, comme *une source incommensurable de malheurs* (p. 181). Même si M.B. rappelle la puissance du sentiment national au moment de l'indépendance, ou l'unanimité suscitée par la question du Sahara, elle ne s'attarde pas à l'histoire d'un processus de désaffection politique, généralisé en quelques décennies dans le Monde arabe¹⁷. Elle analyse plutôt la dimension sociale du phénomène, les limites de la redistribution clientéliste, le développement de la corruption, les dérives anomiques d'une génération privée de lien social, généralement apathique mais agitée par des sursauts de révolte. Or, sur ce thème, encore plus que la perspective historique, la perspective sociologique se prête à des comparaisons éclairantes.

On ne s'étonne pas que le modèle construit par M.B. fonctionne également en Jordanie où, comme au Maroc, la crise du Golfe a rebondi sur la crise sociale¹⁸. On ne s'étonnerait pas non plus de le voir se reproduire un jour en Syrie, où le corporatisme d'Etat sert provisoirement de substitut à la participation politique¹⁹. Avec l'Algérie, aussi, la comparaison s'impose, d'autant que la logique de forclusion du politique y est conduite à l'extrême. Mais au-delà de l'espace politique arabe, c'est un modèle dont on pourrait retrouver nombre de caractéristiques dans des sociétés aujourd'hui ébranlées par l'effacement de l'Etat redistributeur et par l'imposition de politiques économiques libérales, y compris dans des pays du nord de la Méditerranée. La concomitance d'une diminution des ressources publiques, de l'aggravation visible des écarts de revenus et de l'arrivée sur le marché du travail de classes d'âge plus nombreuses, suscite partout les types de conduite repérés chez les jeunes Marocains : la dérive des exclus vers une non-vie, l'irruption violente sur la scène publique²⁰, ou encore leur recours à des stratégies alternatives, à l'économie informelle, souvent de nature criminelle (contrebande, trafic de drogue...). Sans sous-estimer la capacité de certains acteurs de la base à *réinventer le capitalisme*²¹ pour répondre aux défis de la dérégulation, force est de constater, avec M.B., que nombre de laissés-pour-compte n'envisagent leur expression qu'à travers des affrontements physiques (pp. 228-229) et que, dans leur discours comme dans leurs conduites, *exclusion et non-participation* se rejoignent.

Vers un renouvellement du politique

Ce tableau très sombre n'a rien pour surprendre. Pourtant, comme on l'a observé en commençant, M.B. est allée au-delà, en enquêtant sur le terrain et affinant ses analyses. La vitalité et l'originalité des dynamiques qu'elle a observées démentent l'impression globale d'apathie, même si elles ne lui permettent pas de déboucher sur des perspectives optimistes. L'exemple qu'elle retient montre qu'il suffit d'un déclic (circonstances fortuites, dimension personnelle) pour que la somme des stratégies individuelles se cristallise en un mouvement social. Né d'une exaspération de diplômés menacés de marginalisation, démarré au sein d'un groupe exposé aux dysfonctionnements de l'administration (ce ne sont pas les occasions qui manquent !), à l'origine non structuré et inexpérimenté, *le mouvement de Salé* (pp. 255-281) a pris tous les ingrédients d'un mouvement politique dans le sens plein du terme. Plus que son succès - tout relatif, puisqu'il a obtenu plus de promesses sur l'emploi des jeunes que d'emplois - c'est son innovation en matière de pratique politique qui constitue un événement et suscite, là encore, des réflexions comparatives.

Depuis des décennies, la soumission et l'insolence privée (la *hiba* et la *siba*) ont tenu lieu de réponse populaire à l'exercice du pouvoir, si bien que l'observateur est tenté d'en conclure à la *non-participation* politique de la société au Maroc. Peut-être serait-il plus opérant d'analyser des pratiques aussi variées allant de la récupération d'avantages clientélistes à la corruption, l'escapisme et à l'émeute urbaine, et initiées "par le bas" - c'est-à-dire par les cadets, les subordonnés, la masse... - , comme le signe d'une intériorisation de la *problématique légitime imposée par les groupes sociaux dominants*²². Les jeunes du mouvement de Salé n'opèrent pas un passage au politique mais à la mobilisation politique. L'originalité de leur mouvement est de ne pas rejeter le système de valeurs et le cadre constitutionnel au Maroc, mais de renverser la problématique en *prenant au piège le Makhzen* (p. 254), devenu à son tour vulnérable. Les armes utilisées par les jeunes retranchés dans le complexe de Salé sont les armes mêmes de la modernité - celle d'une problématique du droit (de la *rule of law*, plus exactement) et celle de la médiatisation, qui permettent au *sujet*, ayant rompu son isolement individuel, *de se métamorphoser en citoyen* (p. 280).

Cette belle démonstration (par les jeunes de Salé, mais aussi par M.B.) est cependant éphémère. Elle paraît singulièrement isolée pour pouvoir exprimer le développement d'une dynamique démocratique qui, au demeurant, ne procédera pas mécaniquement du triomphe de l'économie libérale. Des mouvements de ce type peuvent difficilement acquérir une dimension politique sans s'exposer à une récupération et une neutralisation par un régime qui a fait de la cooptation un véritable art. Les conditions et les souhaits que M.B. énumère dans ses pages de conclusions indiquent l'ampleur du chemin à parcourir, même si, dans cet épisode, le fonctionnement politique du Maroc était plus proche de celui des démocraties imparfaites de l'Occident (on pense à la *Coordination lycéenne et étudiante* de 1986 en France) que de celui d'une majorité de régimes du Monde arabe.

Reste à savoir comment et dans quelle mesure la re-mobilisation des jeunes peut s'opérer durablement hors du cadre de l'idéologie islamiste, même si M.B. note (p. 186) les limites actuelles d'une *mobilisation hors système* par les mouvements fondamentalistes proches des Frères Musulmans au Maroc²³. Face au régime dont la légitimité n'est guère entamée, les jeunes Marocains manifestent une absence d'adhésion idéologique qui signifie à la fois liberté d'initiative et fragilité du sens de leur mouvement. Elle pourrait les prédisposer à utiliser le référent islamique²⁴, d'abord dans un objectif de revalorisation individuelle²⁵, ensuite dans le désir de recréer une communauté qui prenne en charge et structure leurs aspirations au mieux-être. A cet égard, on ne peut qu'être frappé de la similitude des données sociologiques et psychologiques relevées par Farhad KHOSROKHAVAR chez les jeunes *Modjâhédine*, les membres du *Hezbollah* et les *Bassidjes* de la République islamique : présence majoritaire sur la scène publique, structure mentale homogénéisée par la modernisation, rapport conflictuel aux générations antérieures, solitude et frustration, et enfin changement radical du rapport au pouvoir politique²⁶. Nonobstant les différences du cadre politico-juridique, on a là des caractéristiques présentes, à un degré ou un autre, dans l'ensemble de l'espace méditerranéen et moyen-oriental. Au Maroc, la mutation générationnelle et la rencontre des cultures produisent des effets moins radicaux mais tout aussi complexes que dans l'Iran révolutionnaire ou l'Algérie en guerre. C'est dire l'enjeu actuel, et l'intérêt de son analyse. Politologues, descendez dans les squares !

Elizabeth PICARD

- NOTES**
- 1 Voir le travail de thèse d'Olivier CARRE - *La Légitimation islamique des socialismes arabes. Analyse conceptuelle combinatoire de manuels scolaires égyptiens, syriens et irakiens*. - Paris : Presses de la FNSP, 1979. Une lourde analyse conceptuelle combinatoire lui permet de confirmer la dimension musulmane des idéologies nassérienne et ba'ithiste. Voir aussi les travaux de Marlène NASR ABOU CHEDID sur Nasser dans la revue *Mots*, Paris : Presses de la FNSP.
 - 2 HUNTER F.-R. - *The Palestinian uprising - a war by other means*. - Berkeley : University of California press, 1991.
 - 3 Entre autres ADAM A. - *Une enquête auprès de la jeunesse musulmane du Maroc*. - Aix-en-Provence : La Pensée universitaire, 1963 ; GEERTZ C. et alii - *Meaning and order in Moroccan society*. - Cambridge : Cambridge university press, 1979 ; LEVEAU R. - *Le Fellah marocain défenseur du trône*. - Paris : Presses de la FNSP, 1976 ; et les travaux du CRESM, en particulier CAMAU M. (dir.) - *Changements politiques au Maghreb*. - Paris : CNRS, 1991 ; et SANTUCCI J.-CL. (dir.) - *Le Maroc actuel. Une modernisation au miroir de la tradition ?* - Paris : CNRS, 1992.
 - 4 HABERMAS J. - *L'espace public*. - Paris : Payot, 1978 ; BALANDIER G. - *Le Détour. Pouvoir et modernité*. - Paris : Fayard, 1985 ; et TOURAINE A. - *Critique de la modernité*. - Paris : Fayard, 1992.
 - 5 BAYART J.-F. - "L'énonciation du politique", *RFSP* 35 (3), 1985 ; MARTIN D.-C. - "Des identités en politique. Le choix d'identité", *RFSP* 42 (4), 1992.
 - 6 BOUDON R. et BOURRICAUD F. - "Individualisme", in *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris : PUF, 1994 (1982), p.303. Les deux ouvrages d'Emile DURKHEIM auxquels il est fait référence sont *De la division du travail social*. - Paris : PUF, 1967 (1893) ; *Le suicide, étude sociologique*. - Paris : PUF, 1960 (1897).
 - 7 LERNER D. - *The Passing of traditional society : modernizing the Middle East*. - New York : The Free press, 1958.
 - 8 Voir la partie intitulée "La ville, espace de sociabilité", pp. 83-154 du numéro spécial de *Maghreb-Machrek, Monde arabe, villes pouvoirs, et sociétés* (n°143, janvier-mars 1994) sous la dir. de J.-Ch. DEPAULE. Voir aussi BEYHUM N. et DAVID J.-Cl. - "Pour une problématique de l'espace public au Moyen-Orient. Le cas de Beyrouth et Alep", *Les Cahiers du CERMOC*, n° 8, *Du privé au public. Espaces et valeurs du politique au Proche-Orient*, Beyrouth : CERMOC, 1994, pp. 161-171.
 - 9 FARGUES Ph. - "Explosion démographique ou rupture sociale ?", in *Démocratie sans démocrates*, sous la dir. de Gh. SALAME - Paris : Fayard, 1994, p. 194. En parlant d'ordre néo-patriarcal, Philippe FARGUES fait référence à l'ouvrage de Hisham SHARABI - *Neopatriarchy : a theory of distorted change in Arab society*. - Oxford : Oxford University press, 1988, dans lequel l'auteur dénonce l'adaptation distordue des valeurs occidentales par les Etats arabes, productrice de dépendance et de sous-développement et cause de la "schizophrénie petite-bourgeoise" des populations.
 - 10 On pense, à l'autre extrémité du Monde arabe, dans le contexte plus traditionnel et conservateur du Koweït, aux utilisations diversifiées de la *dîwâniyya*, entre *logique individualiste* et *logique de groupe*. Cf. DAZI-HENI F. - "La diwaniyya, espace exemplaire d'une pratique sociale : lieu de production du prestige", in *Du privé au public*, op. cit., pp.60-61.
 - 11 MOUAWIYEH R.-J. - *L'Identité socioculturelle libanaise et ses représentations. Etude d'une population immigrée à Paris*. - Thèse de doctorat en sociologie, Paris, EHESS, 1994, non publiée.
 - 12 Voir les présentations de plusieurs recherches sur ce thème, dont celle de Mounia BENNANI, à la Journée d'étude *La mondialisation vue par les pauvres. Hypothèses sur le temps mondial*, organisée par Zaki LAIDI au Centre d'Etudes et de Recherches Internationales (Paris) le 29 mai 1995.
 - 13 POPKIN S. L. - *The rational peasant. the political economy of rural society in Vietnam*. - Berkeley : University of California press, 1979. S. L. POPKIN s'attache à démontrer qu'au sein de relations communautaires le paysan du Tonkin détermine sa stratégie économique à partir d'un calcul *individuel*.
 - 14 SALAM N. - "Individu et citoyen au Liban", in *Le Liban aujourd'hui*, sous la dir. de F. KIWAN - Paris : CERMOC/CNRS, 1993, p. 138.

- 15** LECA J. - "Individualisme et citoyenneté", in *Sur l'individualisme*, sous la dir. de P. BIRNBAUM et J. LECA - Paris : Presses de la FNSP, 1991 (1986), pp. 159-209.
- 16** BADIE B. - "Communauté, individualisme et culture", in *Sur l'individualisme*, op. cit., p. 128.
- 17** Une interrogation qui est celle de Ghassan SALAME, "Sur la causalité d'un manque : pourquoi le monde arabe n'est-il donc pas démocratique ?" *RFSP* 41 (3), 1991.
- 18** AMAWI A. - "Democracy dilemmas in Jordan", *Middle East Report* 174, janvier-février 1992, pp. 26-29.
- 19** PERTHES V. - "Syrie : les élections de 1990. Mise en place d'une chambre corporatiste", *Maghreb-Machrek* 137, juillet-septembre 1992, pp. 3-14. LOBMEYER H. G. - "Al-dimuqratiyya hiyya al-hall ? The Syrian opposition at the end of the Asad era", in *Contemporary Syria. Liberalization between cold war and cold peace*, sous la dir. de E. KIENLE - Londres : British Academic press, 1994, pp. 81-96.
- 20** Cf. *Le phénomène de la violence politique : perspectives comparatistes et paradigme égyptien*. - Le Caire : Dossiers du CEDEJ, 1994.
- 21** BAYART J.-F. (dir) - *La réinvention du capitalisme*. - Paris : Karthala, 1994. Certains des interviewés de M.B. (Lahcen, le commerçant d'Agadir qui s'est spécialisé dans la clientèle touristique ; Slimane qui vend au souq de Tétouan de la Hi-Fi importée de Ceuta ; et Mustafa, qui *deale* du haschich à Tanger) illustrent bien les cheminements insolites de l'économie de marché dans un pays à l'économie faiblement intégrée qui subit le choc de la dérégulation.
- 22** BAYART J.-F. - "L'énonciation du politique", *RFSP* 35 (1), 1985, *Passage au politique*, pp.343-372.
- 23** Ce que confirme Abderrahim LAMCHICHI. - "Etat, légitimité religieuse et contestation islamiste au Maroc", *Confluences Méditerranée* 12, automne 1994.
- 24** C'est une caractéristique relevée par Malika ZEGHAL parmi la génération des jeunes Islamistes égyptiens au début des années 1990. Cf. ZEGHAL M. - "La jeunesse intellectuelle cairote. Effets de génération et recomposition du champ intellectuel égyptien", in *Exils et royaumes*, sous la dir. de G. KEPEL - Paris : presses de la FNSP, 1994, p. 222.
- 25** IBRAHIM S. - "Anatomy of Egypt's militant islamic groups", *IJMES* 12, 1980. Cette démarche des Islamistes portant dans un premier temps sur la revalorisation personnelle du jeune militant est corroborée dans la "conclusion", in *L'Algérie dans la guerre*, sous la dir. de R. LEVEAU - Bruxelles : Complexe-CERI, 1995, pp. 137-138.
- 26** KHOSROKHAVAR F. - *L'utopie sacrifiée. Sociologie de la révolution iranienne*. - Paris : Presses de la FNSP, 1993, pp. 106-108.